

PRIX DU MEILLEUR
DIPLOME
 DE L'ECOLE SPECIALE
 D'ARCHITECTURE DE PARIS
 1 9 8 6

UNE PORTE A POMPEI
 N I C O L A S
 D A S S E - H A R T A U T

MISE EN SCENE DE LA CRISE
 M I C H E L S A U N I E R

Pompéi au cœur d'une cité moderne disparaît d'être réapparue.

De-mémorisée de ses 10m de cendre, la ville se meurt, vulnérable, sous les stress successifs et fatals, tourisme de masse, pollution, absence d'entretien systématique. La lecture du site riche d'être transfigurée.

Diminution, disparition des parcours dans la ruine. Fermeture du site (voir Lascaux).

Il devient urgent de gérer cet état des choses, de mettre en place une prothèse globale, combinant l'informationnel et l'émotionnel.

Une intervention architecturale comme support d'une mise en scène de la crise, jouant sur des parcours à travers le passage des seuils, les stratifications, les limites, le temps et l'espace, destabilisant l'individu, le projetant dans les enjeux de l'origine, de l'authenticité, de la mortalité.

De cette collision entre antiquité et modernité, Pompéi apparaît comme un vaste miroir reflétant notre être, notre contemporanéité, notre crise.

130 km/h sur l'autoroute. Sortie Pompéi. Décélération progressive. Péage comme premier élément d'une porte.

Nous cherchons à repérer les ruines parmi une profusion d'informations parasites. Aucune vision de la cité antique. Nous continuons notre parcours à travers un no man's land urbain. A gauche un parc, à droite des hôtels, des parkings, des campings, des entrepôts.

De ces éléments épars, constituant une sorte de chaos apparent, en surgissent certains qui retiennent notre attention, semblant vouloir exprimer une cohérence. Au fur et à mesure de notre avance, ils se rapprochent, s'organisent, se complètent, pour enfin composer l'image de ce qui pourrait être une construction monumentale. Un temple, haut lieu du passage. Mais à peine constituée, apparue, l'image se redécompose et disparaît, comme si notre vitesse avait contracté le temps de sa disparition.

Une faille, une rampe, nous enfouit dans l'épaisseur du terrain et nous conduit vers les sous-sols de ce grand bâtiment, comme si cet ensevelissement devait nous rapprocher de ce temps de la disparition. Des fréquences sonores d'un séisme envahissent l'espace les réceptions sont brouillées. Quelque peu bouleversés, nous comprenons que nous venons de franchir une limite, un seuil, une interface, l'irréversible émotion. Toujours véhiculés, dans la nuit du sous-sol, nous poursuivons vers une rampe hélicoïdale ascendante telle une vis sans fin qui relie les temps, elle nous aspire, nous remonte vers les strates supérieures. Devant une baie laisse entrer la clarté du jour, le temps d'un éclair nous croyons

percevoir quelque chose qui pourrait être la ville antique. D'une autre baie, nous reconnaissons la ville moderne. Puis de nouveau le soleil, cette fois nous voyons les ruines. Pompéi est là devant nous. Les baies se succèdent, régulièrement alternées, laissant apparaître ville moderne, puis ville antique. Au fur et à mesure de notre ascension s'inscrit devant nous le mystère de la cité enfouie.

Nous trouvons enfin une plate-forme libre pour stationner le véhicule. Quelques minutes à peine et nous étions encore dans le commun brouhaha autoroutier et nous voici à l'instant comme étourdis, transportés, destabilisés. Excités par les visions fragmentées de l'hélicoïde, nous continuons à pied vers le niveau supérieur du bâtiment. A peine à la grande lumière, la cité antique éclate littéralement en contre-bas, géante, à la fois morte et immortelle. Ruine. Tombeau. Miroir. Nous restons là un long moment, comme pour consommer le passage du temps, le fixer, le mémoriser.

Nous décidons de prendre l'ascenseur qui nous ramène au coeur du bâtiment, jusqu'à sa strate la plus basse. Vaste espace d'information de 3 000 m² traité comme un mémorial. Nous errons quelque temps, fascinés par cette ambiance souterraine. Un tunnel nous introduit dans le noeud des mémoires où sont réunis les différents supports actuels de mémorisation. Une dalle en béton comme couverture, cassée en son milieu, semble flotter au dessus de l'espace, mais aussi céder sous des charges trop lourdes, comme pour signifier l'ensevelissement, le recouvrement. Le construit s'estompe et laisse progressivement place au ter-

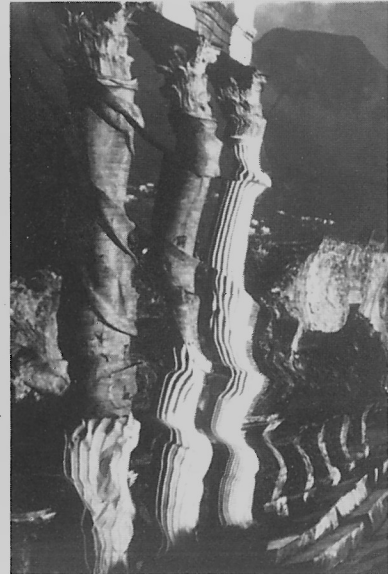
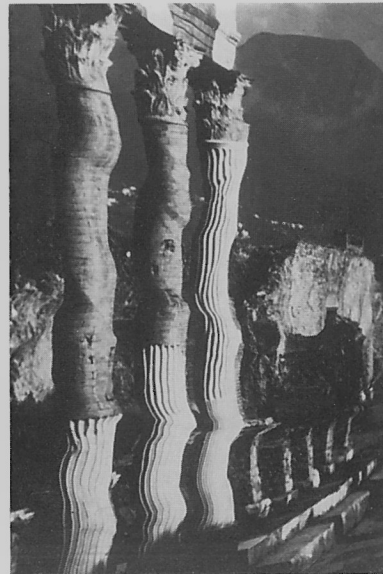
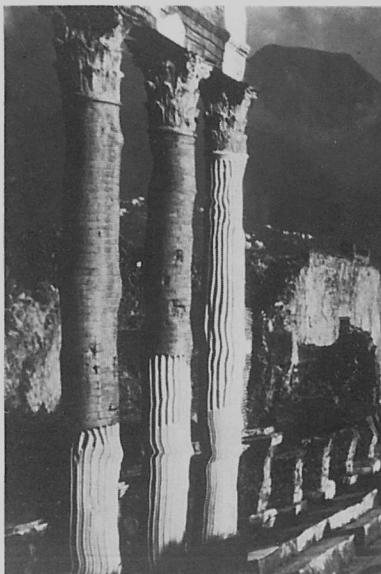
rain archéologique. Seule la dalle file vers la porte primitive de Pompéi. Derrière, les ruines, la cité antique de nouveau apparaît, mais encore inaccessible.

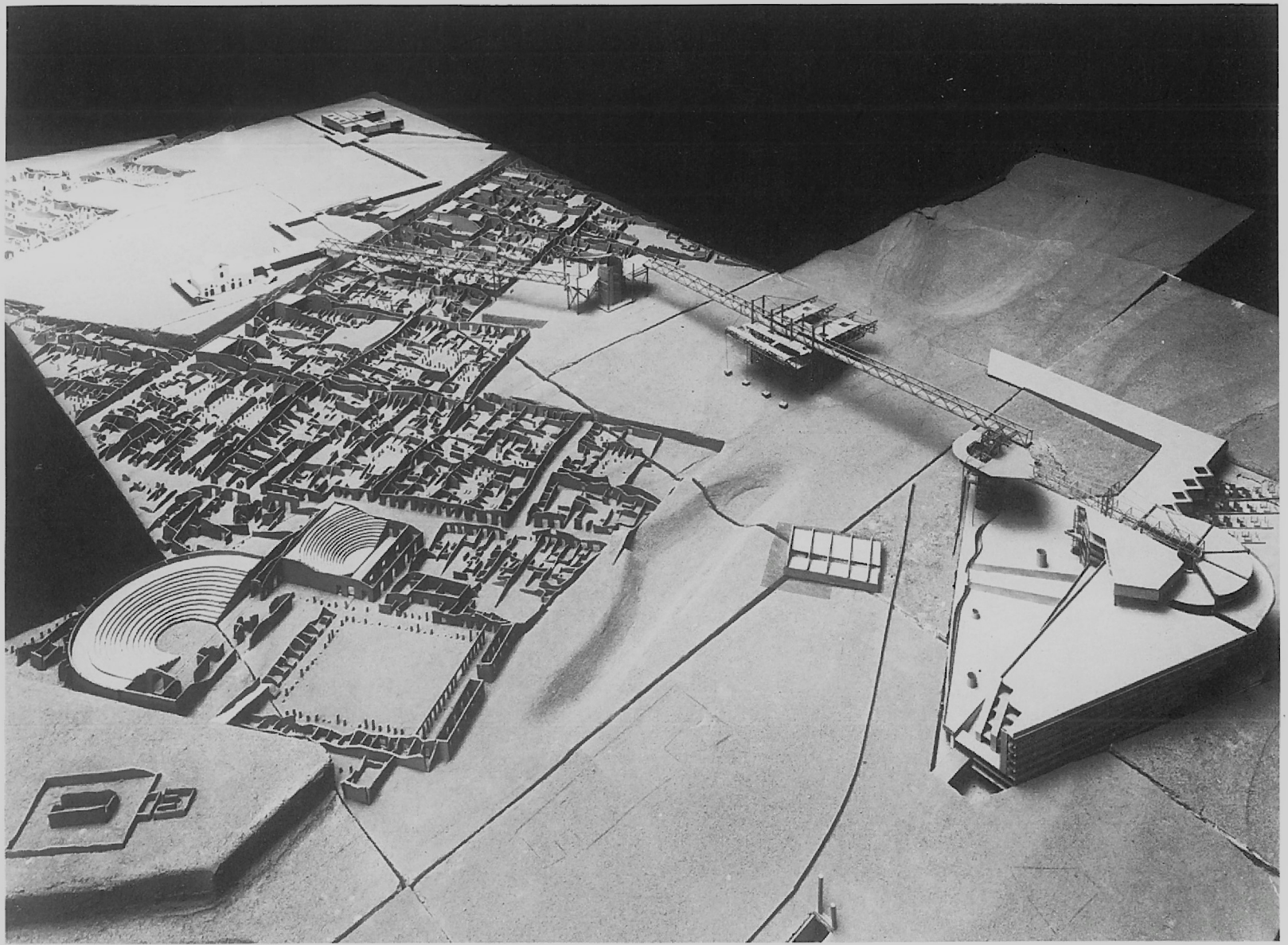
"L'inévitable et l'ingérable accélération de la destruction de ce patrimoine obligera, à plus ou moins long terme, les autorités à pousser plus à bout une politique de restriction et de fermeture du site. Seront assurés les parcours des ruines les plus significatives, les plus robustes ou restaurées pour supporter les stress de plusieurs millions de touristes à l'an. C'est dans cette prospective que nous inscrivons notre travail.

Nous optons alors pour entreprendre ce parcours métallique, au dessus de la ville, que nous avons aperçue depuis le panorama. Parcours semblable à l'ébauche d'une nouvelle stratification, comme si une fois encore la survie de Pompéi passait par son recouvrement. De nouveau au grand jour, la ville resplendit plus que jamais. Nous nous engageons sur la passerelle. La sensation du vide se lie à celle du passage, à 18 m du sol. La ville est déjà plus présente, la perspective nous mène à elle.

Nous abordons le premier module, le centre de la destruction. Nous sommes au dessus des anciennes murailles encore enfouies à cet aplomb. C'est un peu l'initiation du basculement. C'est presque d'un vaisseau dont il s'agit, un énorme insecte posé avec précaution, prêt à repartir si l'histoire le désire. Nous l'abordons de droite à gauche, par dessus par dessous. Il est le lieu d'information sur les questions de la destruction, de l'entropie, de la préservation.

Plus loin, un autre module que nous





approchons lentement : le Mundis (ref Etrusque). Sous l'épaisseur de terrain, la ville antique encore enfouie. Imaginaire de ce qui n'est pas montré. Qu'y a-t-il dessous ? Des groupes de touristes occupent la structure en amphithéâtre, comme suspendue au dessus des ruines. Ils attendent pour descendre dans l'épaisseur de la strate, jusque sous les fondations antiques. Ce sera une sorte de baptême de la ruine, un aller-retour, une

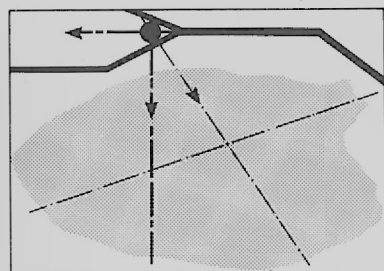
immersion ponctuelle dans la matière du passé.

Puis la passerelle s'articule brusquement pour s'aligner sur l'axe antique. Nous survolons les ruines à 10 m d'altitude. Spectacle inouï. Etre au coeur de la ville et en percevoir sa totalité. Emotion du visible que l'on peut voir. Nous accostons sur l'autre rivage, un autre îlot au coeur du site. Sur la gauche de la Casina dell'Aquila, le musée de l'histoire des fouilles,

longe et permet de retrouver le parcours antique et d'accéder à ce dernier vestige arraché de l'oubli.

Plus loin encore, vers l'extrémité du parcours, un bâtiment habite une cellule de recherche sur la simulation et les images de synthèse. Centre de création d'artifices pour montrer, mettre en scène le visible que l'on ne peut plus voir.

Puis une fois encore, le cheminement s'enfonce dans l'épaisseur des cendres



une ferme du 18^{ème} construite avant la redécouverte du lieu et par le hasard conservée. De là il est possible de retrouver le parcours visitable intra-muros du niveau antique. A droite le cheminement se poursuit, toujours au dessus du sol. Il s'articule alors autour d'une villa romaine "casina Polibio". Approche presque tactile, par dessus, sur le côté, on la survole, la frôle, la respire, la désire à quelques dizaines de centimètres. Un escalier la



et se poursuit par une passerelle souterraine suspendue. Nous glissons dans la longueur des strates pompéiennes, voyageons à travers les espaces enfouis. De part et d'autre des cendres, l'obscurité. Trouble de ce qui est caché ! Emotion du visible qui ne se voit pas.

Mais n'est ce pas l'invisible, l'intouchable, que nous venons sentir à Pompéi ?
NICOLAS DASSE-HARTAUT
MICHEL SAUNIER

